MISSIONS DU MACKENZIE

LETTRE DU R. P. PETITOT AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Notre-Dame-des-Victoires (lac la Biche), 30 décembre 1873.

MON BIEN-AIMÉ ET TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

J'espère que votre Paternité aura appris, par les lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire en date des 14 août et 23 septembre de la présente année, que je me suis rendu au lac la Biche pour y attendre les ordres de Mgr d'Anemour.

Je n'ai pas mis moins de quatre mois et demi pour me rendre de Good-Hope au lac la Biche, à savoir : deux mois, jour pour jour, de Good-Hope au Portage-la-Loche; et le reste jusqu'à la Mission de Notre-Dame des Victoires. Seulement, je dois dire, pour être vrai, que sur ces cent trente-cinq jours passés en voyage, je n'ai cheminé que durant un peu plus de quatre-vingt-dix jours, c'est-à-dire trois mois, le reste du temps ayant été employé en stations diverses le long de la route.

Vous aurez appris la fin prématurée de l'excellent Père Emile EYNARD, qui est mort à Athabaskaw le 6 août, justement quinze jours après mon passage à la Mission de la Nativité.

De l'île à la Crosse, je me suis rendu au lac Vert en compagnie du bon Frère Racette, mon compagnon de voyage depuis la Providence, et du fils d'un officier de la Compagnie d'Hudson, que son père m'avait confié pour le

conduire au collége catholique de Saint-Boniface. Cette partie du voyage s'est faite en barque. Vous connaissez la rivière Castor ou *Amisko-Sipiy*, par la description de Mgr Taché, je n'y reviendrai pas. Le lac Vert (*Okua-Kupiy*) est très-pittoresque, et m'a vivement rappelé, par ses hautes berges boisées de sapin et ses rivages fuyants, certaines localités de mon très-regretté Mackenzie. Ce bassin se trouve dans le territoire cri ou *Eyiniwot*, les *Knistineaux* des Français de la découverte, qui bâtirent des forts de traite dans toutes ces localités. Au lac Vert, aux portes de la Mission Saint-Jean-Baptiste, les Cris sont presque tous enfoncés dans les ténèbres de l'erreur ou plutôt du fétichisme; mais ils ne sont pas plus de quarante. Ceux de l'île à la Crosse, au contraire, sont tous chrétiens et, dit-on, d'assez bons chrétiens.

Cette contrée toutefois n'est point habitée par les Cris depuis une période bien reculée; peu d'années avant la découverte de ces contrées, les prairies et les bois arrosés par les eaux des rivières Castor et Poule d'eau étaient le patrimoine des Pieds-Noirs ou *Siksikaké*, que les Cris nomment *Ayatsfieiwok;* nation que le P. de Smet range dans la grande famille *Dakota*, et qui a été depuis reléguée contre les montagnes Rocheuses, par les diverses tribus de la puissante famille algique ou algonquine, dont les Cris sont une peuplade. Non loin du lac Vert, à peu de distance de la belle voie charretière que la Compagnie d'Hudson vient de faire recouper à nouveau, entre Carlton et le lac Vert, on voit un monument de l'occupation de cette contrée par les Pieds-Noirs. C'est peut-être le seul monument de ce genre qu'offrent les prairies du nord-ouest; sa découverte date de l'année dernière, m'a dit l'officier du fort. Les Cris en avaient conservé le souvenir, mais ils en ignoraient le gisement, lorsque la hache des serviteurs de la Compagnie, en perçant une voie nouvelle à travers les

bois, l'a mis à découvert. C'est une pyramide de 20 pieds de haut ou davantage, entièrement formée de ramures de cerfs-bossus ou *Wawaskisiu*, le *Wapiti* de Richardson; animal qui a presque entièrement disparu de ces bois où il abondait jadis, aussi bien que l'élan, le castor et le renne. Voici ce qui donna lieu à l'érection de cette pyramide, au dire des Cris : alors que les Pieds-Noirs étaient maîtres de ces déserts, ils firent une grande battue aux cerfs-bossus à l'aide de palissades de chasse, comme cela se pratique ailleurs pour le renne et le bison. Deux tribus, celle des *Kaïna*, ou gens du sang, et celle des *Piéganiu* prirent part à cette grande chasse, dont l'issue fut des plus fructueuses. Le cerf abondait alors autour du lac Vert, comme le renne fourmille encore aujourd'hui sur les bords du grand lac d'Ours. Les chasseurs des deux tribus rivales comptèrent et recomptèrent souvent les ramures de ces Wapitis tués, afin de s'assurer laquelle des deux tribus rivales devait avoir l'honneur de cette chasse. Mais le sauvage n'est pas fort en arithmétique; quand il a compté jusqu'à dix, il est obligé de recommencer. Ils ne purent donc venir à bout de connaître le chiffre exact du tas de bois de cerf que chacune des deux tribus possédait. Ils eurent alors recours à un expédient qui caractérise le sauvage. L'une et l'autre des deux tribus empilèrent côte à côte les ramures des cerfs-bossus qu'elles avaient tués, en les enchevêtrant soigneusement. Celle des deux dont la pile fut la plus élevée fut déclarée vainqueur dans la lutte. Il en est donc résulté une double pile de bois de cerfs formant la pyramide susdite de 20 pieds de haut, qui ne ressemble pas mal à une immense corde de bois de chauffage.

Ce monument sauvage paraît dater de cent cinquante ans environ; sa base s'est enfoncée dans le sol ou plutôt a été recouverte par la nouvelle terre végétale, à une

hauteur de 2 ou 3 pieds. C'est ainsi que tout ce qui est humain finit par disparaître sous terre. Les ramures des cerfs ont blanchi sous l'haleine rongeuse des éléments et ressemblent à de vieux ossements scarifiés ; mais elles sont demeurées debout pour attester et l'antique richesse de cette contrée actuellement pauvre et misérable, et l'ancienne race qui l'occupait et qui réside maintenant à plus de 100 lieues dans le nord-ouest.

Du lac Vert au lac la Biche nous avons voyagé en caravane dans les prairies. Le Frère Racette était juché sur une lourde charrette traînée tantôt par un cheval tantôt par un bœuf. Je montais un cheval, de selle tantôt à poil, sans selle, sans étriers, ni d'autre bride qu'une petite corde, tantôt avec une selle mexicaine que le bon P. André eut la bonté de me prêter avec son cheval. Tel fut notre mode de voyage pendant vingt-cinq jours. Le long de la route nous fîmes étape aux forts Carlton et Pitt, situés l'un et l'autre au bord de la rivière Siskatchewan (branche nord). Dans ces postes de traite nous fûmes toujours reçus avec la plus grande courtoisie par les officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson. Leur maison et leur table nous furent ouvertes et nous trouvâmes chez eux toutes les attentions dont nous serions l'objet dans le sein même de la Congrégation. J'ai été on ne peut plus touché de cette hospitalité anglaise. C'est un hommage que je me plais à lui décerner ici. J'ai tâché de reconnaître autant qu'il a été en mon pouvoir d'aussi bons procédés, en envoyant à ces gentlemen une petite peinture de leur fort, ce qui a dû leur être agréable.

Du lac Vert à Carlton, nous avons d'abord traversé de grands bois, puis une contrée accidentée, pleine de charmants lacs bleus et de mamelons de sable jaune, à demi enfouis sous des bois de tremble; puis enfin, de délicieuses prairies, coupées de cours d'eau limpide, de petits

bois et de collines, une ravissante campagne très-propre à la culture et à la colonisation. Le sol en est excellent, comme l'attestent les innombrables terriers de blaireaux, de chiens de prairie et de gophers-à-bourse qui parsèment les prairies, et offrent malheureusement aux pieds des chevaux des embûches qui m'ont valu deux chutes par-dessus la tête de ma bête lancée au galop. Fort heureusement je n'avais point d'étriers, de sorte que je n'ai fait que glisser sur le cou de mon cheval abattu, sans me faire aucun mal.

Aux forts du lac Vert, à Carlton et au fort Pitt, j'ai eu le bonheur de baptiser plusieurs enfants. Depuis Good-Hope au lac la Biche, j'ai eu le bonheur de faire vingt-six baptêmes de sauvages, dont deux adultes en danger de mort; plus de six autres parmi les Indiens du lac la Biche. Tout le long de la route j'ai eu occasion de célébrer le saint sacrifice assez souvent et de donner des exercices religieux dans les lieux où je passais. C'est ce que j'ai fait parmi les équipages des barques de la Compagnie, au portage la Loche, à l'île à la Crosse, à Carlton, à la Mission Saint-Laurent du R. P. André, et au lac Vert.

Entre le lac et Carlton, nous avons rencontré de nombreuses bandes de Cris qui se rendaient à leur grande assemblée du *Mitéwi*, dont le siége avait été fixé par le chef des jongleurs sur les bords du lac Pélican. Ces malheureux Cris, qui repoussent avec opiniâtreté les lumières de l'Evangile, seraient assez portés à en embrasser la vérité, s'ils n'étaient retenus par la crainte de leurs sorciers ou jongleurs, auxquels ils attribuent le pouvoir de donner la mort à distance par un seul acte de leur volonté. Un mot maintenant du *Mitéw* ou *Mitéwi* et du *Shamanisme* ou fétichisme de nos Peaux-Rouges. Il ne faut pas confondre l'un et l'autre cependant.

Tous les sauvages de la grande famille algonquine par-

venus à l'âge d'homme, se croient sous l'influence mystérieuse et la garde d'un fétiche qui se révèle à eux dans le rêve, sous la forme d'un animal, d'un élément ou d'un objet inanimé, qu'ils nomment *Powacan*. Cet animal, cet objet, cet être devient alors pour eux une chose sacrée, qu'ils doivent s'abstenir de nommer, de tuer, d'injurier, de manger, etc., sous peine de se voir en butte à la vengeance de l'esprit qui anime cet être quelconque. C'est ce *Manito* qui procure à l'Indien des rêves dorés et le pouvoir prétendu de faire des prestiges, de tuer aisément les animaux qui forment sa subsistance, de se défaire de ses ennemis et de se faire aimer des personnes dont il convoite la possession.

On sent bien que ces prétentions ne sont pas mieux fondées que celles qu'ont revendiquées de tous temps les partisans de la magie ; néanmoins elles ont évidemment le même fondement. Je vois en effet un grand rapprochement entre le dieu éthéré des Pythagoriciens *Monas*, *Monade*, cette âme du monde dont ils faisaient sortir et émigrer ensuite toutes les âmes, et le *Manito* des Algonquins. Qui ne voit de suite que ces deux mots sont identiques et expriment la même idée? car *Manito* veut dire: esprit, génie, puissance; ainsi que le *Mana-kopa* ou dieu des Pieds-Noirs. Je vois aussi la même racine et la même signification dans le nom même de la magie ou sorcellerie en chaldéen, en grec, en latin et en algonquin, car le mot *Makiusa*, *Madokusié*, qui signifie en chaldéen l'office et la science du Prêtre aussi bien que l'adoration du feu, de la lumière, se rend en cri et en sauteux par *Maskikiy* et *Maëkiw*. Le Prêtre était connu en Perse sous les noms de *Maked*, *Mag* et *Mog*, d'où sont venus en grec et en latin les noms de *Magos*, *Magicus* et *Magister*, d'où nous avons fait *Magicien*, *Mage* et *Maître*. En algonquin, ce même mot s'exprime par *Maëkiw-iniyiwok*, et par *Mamataw-siwok*. Ces mots ont la

même racine parce qu'ils comportent les mêmes consonnes préfixes, les voyelles, dans les idiomes sémitiques, ne constituant que les dialectes et étant affixes. Ainsi donc, il me semble que *Monas* et *Mana*, *Monade* et *Manito* ne sont que des variantes d'un même terme.

Un fait qui vient, ce me semble, à l'appui de mon observation, c'est que le culte des Chaldéens comportait l'adoration de la lumière, soit sidérale, soit terrestre ; or, avant la venue des blancs, les Algonquins entretenaient un feu sacré, à l'instar de leurs voisins les Pieds-Noirs, les Sioux, les Nabajoes, les Apaches, ainsi que les anciens Natchez et les Mexicains. Le calumet ou *Uspwagan*, originaire des peuples indiens, dont nous en avons emprunté l'usage, peut être considéré comme un vestige de cette adoration du feu, la pipe étant jadis considérée par eux comme un petit encensoir toujours fumant dont leurs lèvres dirigeaient le parfum vers le ciel d'abord, c'est-à-dire vers le séjour du bon esprit *Kitchi-manito*, puis vers la terre, qui représentait l'esprit du mal et des ténèbres *Matchi-manito;* nous avons donc ici, de nouveau, le dualisme manichéen, qui n'est pas autre chose que le système antique de Zoroastre, Oromaze et Arhimane.

Quant au *mitéw*, c'est une cérémonie bizarre et compliquée qui est observée aussi bien par les Sauteux que par les Cris. Je n'ai pu l'observer de mes yeux. Voici ce qu'un Métis sauteux m'en a dit dans les prairies. Le mot *Mitew* signifie à la fois métier, sacrifice et jugement. C'est un acte religieux suivi d'une initiation des adeptes, qui nécessite la convocation des tribus voisines et un séjour de plusieurs journées passées en commun. Le principal des jongleurs ou *Shokaskwéw* convoque aux équinoxes d'automne le plus grand nombre de Cris possible dans un lieu qu'il désigne, en leur envoyant par ses délégués un bout de tabac en carotte ou en corde. L'acceptation de ce

morceau de tabac par un sauvage équivaut à une promesse de se rendre au mitéw ; son refus, au contraire, est considéré comme un mépris de l'invitation, mais peu d'Indiens ont le courage de refuser ce tabac, tant ils ont une haute idée de la puissance de leurs jongleurs, tant ils redoutent leur colère. « Ils pourraient nous changer en ours ou en cheval, disent-ils, ils pourraient nous donner la mort sans changer de place. » Et les malheureux se soumettent humblement à des pratiques dont ils reconnaissent eux-mêmes l'inanité et le ridicule; ils se prêtent aux mensonges de leurs grands hommes médecins en donnant à croire à la foule niaise qu'ils sont vraiment sous son pouvoir spirituel et surnaturel. Depuis quelque temps, ces jongleurs, soit pour se donner plus d'autorité, soit pour singer les blancs, se donnent d'une manière sacrilége le titre d'Evêques et appellent leur mitéw leur messe.

Les sauvages étant tous arrivés au lieu du rendez-vous, on construit une case ou loge oblongue et voûtée, ayant une entrée à chaque extrémité. C'est la loge du conseil. Les Cris nus, peints et parés comme pour une fête guerrière s'y placent sur deux lignes, c'est-à-dire tout le long des parois laissant le milieu de la loge vide ; alors entrent les jongleurs précédés par le grand prêtre ; tous portent dans leurs mains, d'une manière respectueuse, la peau de l'animal qui leur a apparu en rêve et qui constitue leur esprit familier ou *powakan*. Ces peaux appartiennent à toutes sortes d'animaux : serpents, blaireaux, loups, visons, bisons, renards, souris, etc., etc. Chacune d'elles, enrichie d'ornements dans le goût sauvage, est placée devant celui qui est à la fois son propriétaire et son protégé.

Ceci fait, on apporte dans la salle longue toutes les racines médicinales ou virulentes que les jongleurs se sont

procurées durant le courant de l'été. On les range sur une ligne dans le milieu de la loge, puis on procède à la première partie du *mitéwi*, qui est le *jugement des racines*. Ce jugement se compose lui-même de deux parties: l'inoculation des vertus médicinales et leur adjudication à telle ou telle racine. Dans la première instance, chaque jongleur ou prêtre, tenant en main la peau de son fétiche ou *powakan* qui est hantée par le génie, fait le tour des racines en chantant, et en dirigeant vers elles la tête de l'animal avec accompagnement de grimaces et de cris. Dans la seconde instance, le grand prêtre ou *shokaskwéw* seul déclare quelles sont les racines qui viennent de recevoir telle ou telle vertu qu'il lui plaît de désigner. Il en est qui sont déclarées bonnes contre les crampes, d'autres pour la migraine, celles-ci pour la colique, ces autres pour l'hydropisie, etc. Telle racine devra être employée seule et telle autre avec tel ou tel alliage. Le temps, la méthode de s'en servir sont également déterminés par le grand prêtre, et cela en vertu d'un pouvoir qu'il se donne la prétention de posséder et qui vient d'être communiqué aux racines par la collation des défroques des manitous et la vertu du chant médicinal.

On voit par là quelle confiance méritent les médicaments donnés par les Indiens des prairies, puisque leur vertu n'est point intrinsèque, mais purement chimérique et dépendante du caprice d'un imposteur. Ces racines sont pourtant vendues très-cher par ces Indiens. Le jugement des racines terminé, on procède à l'*initiation* de ceux d'entre les Cris, hommes, femmes ou enfants, qu'on a jugés dignes d'être initiés aux mystères du *maëkiw* ou du *maskikiy*. Cette initiation se fait à prix d'argent et comporte l'observation du secret et la fidélité aux lois de la magie; c'est une sorte de franc-maçonnerie.

Les novices étant introduits dans la grande loge, tous

les jongleurs les passent en revue avec force chants et grimaces effrayantes, en dardant sur chacun d'eux son *powakan*, afin que tous ces génies entrant à la fois dans l'initié, l'inspirent et le transforment. Ils accompagnent cette action burlesque de regards terribles et des exclamations *Wi! wi!* maintes fois répétées. Tout à coup, comme d'un commun accord, ils dirigent tous ensemble leurs manitous sur un seul novice, qui probablement a été averti d'avance; et s'écriant : *Wew!* ils sont censés diriger vers la poitrine de l'adepte les flèches de ces puissants génies. L'initié tombe aussitôt à la renverse, comme s'il était privé de vie, et demeure sans aucun mouvement. Tout le monde de s'écrier : « Il est mort », et la foule de le croire et de se pâmer d'étonnement. Inutile de dire que c'est une feinte de l'adepte qui lui a été imposée dès qu'il a consenti à se faire initier, et dans laquelle il doit être complice, sous peine de s'attirer l'indignation générale. Il arrive quelquefois que le novice qui vient d'être *fléché* (tel est le terme technique), soit par oubli, soit par surprise, néglige de se laisser choir ; mais alors ses compagnons l'en avertissent charitablement: « Tu es fléché », lui dit-on, et l'imbécile, donnant par peur et par politique la main à l'imposture et la faisant partager aux ignorants, se laisse aussitôt tomber comme mort.

Le novice est mort. Il s'agit de le ressusciter. C'est en cela que consiste le grand miracle de la *maĕkiw*. Chaque jongleur s'approche donc de lui et fait à l'adepte des passes et des attouchements avec les mains, ainsi qu'avec la peau de son manito et avec les racines sacrées. Puis viennent des chants prononcés d'une voix faible, émue et tremblante ; puis des insufflations dirigées avec la main vers la région du cœur du patient, des soupirs et des ordres prononcés d'une voix sévère. On dirait une parodie satanique de la manière dont les saints livres nous

disent que Notre-Seigneur faisait des miracles. Alors il semble que la vie poind et reparaît peu à peu dans ce corps qui naguère ressemblait à un cadavre. Les invocations redoublent, les jongleurs accolent leurs lèvres sur le corps du patient et se retirent pour cracher du sang, des cailloux, des vers, des clous. Bref, la vie est revenue. Le mort bâille, s'étire, ouvre les yeux, qu'il promène d'un air hagard et étonné sur la multitude, en comédien consommé et habitué de longue main à feindre et à tromper. Mensonge et duplicité, vous êtes accueillis comme des merveilles de premier ordre et chacun publie à haute voix la puissance de la médecine.

Mais ce n'est pas tout ; le ressuscité connaît son rôle et doit le jouer jusqu'au bout, pour la plus grande gloire des jongleurs et du diable, leur père.

« Pourquoi m'avoir rappelé dans ce bas monde ? Pourquoi m'avoir arraché aux douceurs de la terre d'en haut et aux chasses célestes? s'écrie l'initié d'une voix dolente.

—Qu'y as-tu vu ? notre frère, qu'as-tu vu dans la terre d'en haut? s'écrie-t-on autour de lui. »

On s'empresse de venir écouter sa vision, nouvelle imposture que son imagination a forgée pendant son extase prétendue. Le récit de ces visions est parfois très-ridicule.

« Ah ! mes frères, disait l'un de ces initiés, ce que j'ai vu, comment pourrais-je vous le narrer avec cette bouche mortelle? J'ai vu, oui, j'ai vu le grand esprit lui-même. Je me suis introduit dans son fort, une maison superbe pleine de serviteurs, de provisions, de tabac et de femmes. Dès qu'il m'a vu : Sauve-toi bien vite, m'a-t-il crié, je ne veux pas de toi ici. — Non, lui ai-je répondu, je ne m'en irai pas. — Va-t'en, te dis-je, a-t-il ajouté, retourne-t-en au plus vite sur ta terre que tu n'aurais pas dû quitter en-

core. — Non, ai-je encore répondu, il fait bon ici, j'y reste. — Va-t'en ou je te chasse, s'est-il écrié en colère. Et ce disant il a mis après moi ses chiens, ses terribles chiens. Quels chiens ! mes amis, des animaux grands comme des sapins et armés de dents semblables aux longs couteaux des *Kitchi-mokuman* (Américains). Or quand j'ai vu ces chiens puissants de Kitchi-manito, je me suis enfui, et voilà comment je suis revenu à la vie. »

L'Indien dit et il rentre dans les rangs de la foule qui le félicite et s'empresse autour de lui comme auprès d'un héros.

Et voilà comment le démon se sert de mensonges formels et de jeux puérils et ridicules pour s'attacher ce peuple et le détourner de la vraie religion. Mais il est vrai que de tels mystères n'imposent aucune contrainte, ne demandent aucune vertu, n'obligent à aucun sacrifice pénible à la nature ; qu'est-il étonnant que les pauvres enfants des bois aient plus de goût pour eux que pour les graves vérités de notre sainte Religion ?

Après le jugement de l'initiation, a lieu le *sacrifice*. Un ou plusieurs chiens blancs sont préparés à cet effet. Ne dirait-on pas que ces blancs animaux remplacent l'agneau immaculé de l'ancienne loi, les Cris et les Sauteux ne possédant ni agneaux ni veaux ? L'animal est saigné et de son sang on teint les poteaux de la grande loge, le reste est répandu en libation tout autour. Le chien est alors rôti, découpé en quartiers en prenant bien garde de ne rompre aucun de ses os, ce qui serait un signe néfaste ; puis l'assemblée tout entière le mange en l'honneur de *Kitchi-manito* ou le grand esprit.

Suivent les danses, les chants et l'orgie jusqu'au lendemain matin. Tel est le *mitéw* des Cris et des Sauteux à peu de différences près.

On ne trouve chez ces sauvages ni circoncision ni sépa-

ration des femmes comme chez les Dénès ; cependant, dans leurs couches, leurs femmes ne requièrent pas plus l'aide d'une sage-femme que les épouses des Hébreux dont il est parlé dans le chapitre premier de l'Exode : « *Ipsæ enim obstetricandi habent scientiam.* »

Au fort Carlton, j'ai rencontré l'excellent P. ANDRÉ, l'ex-grand plénipotentiaire des Sioux. Qu'il a grossi et vieilli depuis tantôt douze ans que j'avais eu le bonheur de le voir à la Rivière-Rouge! Il m'a conduit à sa Mission de Saint-Laurent, située à 25 milles de Carlton, sur la rive gauche de la branche sud de la Siskatchewan, appelée aussi Fourche des Gros-Ventres, du nom de la nation des *Minnetaries* qui habitaient jadis sur ses rives. Saint-Laurent est un groupe d'une trentaine de cabanes en troncs d'arbres revêtues de torchis jetés pêle-mêle sur une pointe formée par un fer à cheval de la rivière. Ce n'est encore qu'un cantonnement d'hiver, ce qui explique cet air misérable. Lorsque les métis seront définitivement fixés en ces lieux, nul doute qu'on ne voie surgir à Saint-Laurent une nouvelle colonie de braves métis et de bons chrétiens semblables à ceux de la Rivière-Rouge. J'ai dressé pour le bon Père un plan d'église ; car Saint-Laurent en est encore destitué, aussi bien que de résidence pour son desservant. Je voudrais, mon bien-aimé Père, que vous vissiez la chaumière qui sert à la fois de lieu d'habitation au bon Père ANDRÉ et de chapelle. Je n'ai encore rien vu de semblable dans tout le Nord ; cela tire des larmes et c'est cependant là que cet excellent Missionnaire a passé cinq longues années. Figurez-vous une longue cabane sans pignons, semblable à une gigantesque caisse de mort, ayant pour porte un parchemin de bison tendu sur un cadre, pour fenêtres encore des parchemins, pour toiture des perches alignées à plat et recouvertes de paille et de terre, que la saison a transformée en un jar-

din pittoresque d'absinthe et d'épilobes, du milieu desquels un beau saule a l'effronterie de figurer un clocher ; faible image des jardins suspendus de Babylone. L'intérieur correspond au dehors. Le R. P. André n'a point de frère convers avec lui, c'est ce qui explique l'état délabré de son chez-lui; il n'a pas même de cuisinier ; mais il prend ses repas, que j'ai eu l'honneur de partager, chez une honnête et excellente famille de métis, qui m'a reçu à bras ouverts, m'a régalé de sa meilleure viande de bison et m'a fait présent, en signe d'amitié, d'un superbe casque à mèche de tricot multicolore.

A mon passage à Carlton, la guerre était déclarée dans la prairie entre les Cris et les Pieds-Noirs. Le rapport des chasseurs de bison était que les Pieds-Noirs venaient de tuer cinq Cris, mais que ceux-ci avaient égorgé, par représailles, cinquante Pieds-Noirs. Je ne crois cette nouvelle qu'à demi. « Les nations sont en guerre, se disaient métis et Européens ; c'est bon pour nous, il y aura beaucoup de viande. » Vous me direz peut-être, mon très-révérend Père, comment cela peut-il se faire ? C'est qu'en temps de paix les sauvages s'éparpillent partout, chassent partout, et que les métis et les Européens jeûnent forcément. En temps de guerre, au contraire, chaque nation se tient coite sur son propre territoire, et les plaines redevenant alors libres aux métis, ils y font bonne chasse et approvisionnent copieusement les forts. Ainsi va le monde. L'aisance et la félicité des uns dépendent nécessairement de l'infortune et de l'insuccès des autres.

Les forts Carlton et Pitt sont des enceintes palissadées, par crainte des Pieds-Noirs, qui sont venus souvent pousser leurs excursions sur leur ancien territoire, dont ils n'ont point perdu le souvenir et mettre les forts au pillage. Les Cris du fort Pitt ont été cruellement décimés par la

petite vérole il y a deux ans, et par la famine le printemps dernier. Dans cette dernière circonstance quinze Cris et quatre-vingts Assiniboines sont morts de faim, malgré tous les efforts tentés par l'honorable Compagnie d'Hudson pour sauver la vie à ces infortunés. L'officier du fort Pitt a dépensé, ce printemps, 28000 livres de pemmikan et 18000 livres de viande sèche, en secours et distributions. Sa charité n'a cependant pas pu en empêcher quelques-uns de périr ; ce sont ceux qui s'étaient retirés à distance et les pauvres petits enfants que leurs mères ne pouvaient plus allaiter. Fort heureusement, beaucoup de ces petites créatures avaient été régénérées par le R. P. Lacombe, le grand Missionnaire de ces plaines.

A mon arrivée au fort Pitt, je trouvai le fort plein de sauvages. Comme j'avais pris les devants à cheval et me trouvais de quatre jours en avance sur la caravane, je passai ces jours au fort en attendant l'arrivée de notre guide Fosseneuve, métis français de la Rivière-Rouge. J'eus donc tout le loisir d'étudier ces Cris des prairies, également connus sous l'épithète peu noble de *Grands-Brayets*, à cause de leur long pagne qui traîne par devant et par derrière et ressemble à une jupe.

Ces Indiens ne voyagent et ne chassent pas autrement qu'à cheval, et leurs femmes vont en charrette, mais elles sont capables d'enfourcher et de diriger un coursier aussi bien que leurs sauvages maris. Quelles belles créatures, mon Dieu, que ces Cris des prairies, la terreur des Pieds-Noirs, mais les amis des blancs! Quelles belles statues on modèlerait sur de tels corps, une taille de six pieds, souple, dégagée, un air imposant, une physionomie souvent très-belle, un port tant soit peu roide et visant à l'effet, un langage doux, sonore, cadencé comme de la poésie mise en musique, un geste facile, une élocution abon-

dante, un œil noir et petillant, des membres d'une heureuse proportion et comme faits au tour, des chairs fermes et douces comme du velours, un teint couleur de bronze antique chez les hommes faits, d'un blanc jaunâtre, mat et délicat chez les femmes et les jeunes gens! Je le redis, quels beaux types d'hommes dans leur quasi-nudité et avec toute la noblesse que la main du créateur a empreinte sur notre pauvre humanité. Tel devait être, ce semble, Adam au sortir des mains de Dieu.

Dans leur belle apparence je reconnais les héros Peaux-Rouges de Longfellow, de Cooper et de Hawthorne, mais je ne puis pas retrouver sous cette rude écorce les nobles sentiments et les vertus que ces romanciers et ces poëtes prêtent aux fils du désert. Tout ce que je puis faire, à leur vue, c'est de gémir, de prier et de regretter, comme le grand Pape Saint Grégoire VII à la vue des esclaves Bretons exposés sur les marchés de Rome, que de si belles créatures soient destinées à servir de jouets aux démons.

Car, hélas! combien le souffle divin qui communiqua au premier-né de l'Eternel l'animation de ce corps avec la vie spirituelle de son âme est affaibli dans ces infortunés sauvages! Quelles ruines, grand Dieu, quelles ruines! J'ai parlé tantôt de statues. Oui, statues ils sont, statues de bronze et de marbre sans les qualités d'une âme chrétienne.

Cette tête si noble, mais qui ignore la noblesse de son origine et de sa fin, n'engendre que des projets sanguinaires ou vils; cet œil, mobile comme celui de l'aigle, brillant comme celui du serpent, petille d'un feu sinistre plein de malice, de soupçon et de concupiscence; mais vide de pensées, de bienveillance et de douceur, cette bouche large ne respire, en se plissant, que l'astuce, le sarcasme et le cynisme; ces lèvres comprimées, dont la

supérieure dépasse l'inférieure comme le bec d'un oiseau de proie, n'ont jamais proféré une parole de véritable amour, de bonté et de reconnaissance ; le cœur qui palpite dans cette poitrine large et bombée, est insensible aux nobles sentiments et ignore jusqu'au nom des belles vertus de chasteté, de douceur, de pitié et de gratitude. En un mot, tous leurs traits, beaux dans leur forme, magnifiques dans la jeunesse, sont bientôt empreints du stigmate que leur impriment des passions indomptées. Leur orgueil, qui est inconcevable, les porte à se tenir roides et immobiles durant de longues heures. Les Montagnais, qui se rient de leurs prétentions à singer le héros, disent alors des Cris : *eltsanlanttu narthœr,* c'est-à-dire «il se tient debout parce qu'il renifle,» faisant avec malignité allusion aux animaux sauvages qui, lorsqu'ils hument l'odeur d'un animal quelconque, s'arrêtent immobiles et interrogent de leurs naseaux les différents points de l'horizon.

Malheureux enfants du désert ! N'allez pas croire parce que je les dépeints au naturel que je les déteste. Je sens, au contraire, mon cœur se fondre à leur vue. Je voudrais pouvoir leur témoigner mon amour autrement que par des sourires et de bienveillants regards ; je voudrais les instruire, leur donner des espérances qu'ils n'ont point, leur faire trouver la vie plus douce, les infirmités et les maladies plus supportables, la mort moins amère. Mais, hélas ! j'ignore leur belle langue, cet idiome algique qui est parlé du centre des Etats-Unis, par les *Lenni Lennapé*, jusqu'au lac Athabaskaw par les *Cris* des bois, et des rivages du Labrador, par les *Naskapis*, jusqu'aux sources de la Siskatchewan par les *Cris* des prairies.

Ami des Européens, le Cri n'a de haine que pour les Pieds-Noirs, qu'il nomme *Ayatsiiniwok* et les Assiniboines

ou *Assiny-Pwatak.* Les Sauteux et les Mashkégons sont ses alliés naturels et ses amis. De tous les Peaux-Rouges de cette portion des prairies, les Cris sont les meilleurs et les plus débonnaires. Nous en avons rencontré plusieurs partis à cheval, et, bien que notre caravane ne se composât que de six personnes, nous n'avons rien eu à craindre de leur rencontre ou de leur voisinage. Voulez-vous cependant avoir un spécimen de leurs mœurs ? Ecoutez : Si le Cri rencontre, en temps de guerre, un ennemi sur son sentier, il le tue sans pitié, le scalpe et mutile son corps ; son' amitié pour les blancs ne l'empêchera point de le voler s'il peut le faire à leur insu, pas plus que d'aller piller les forts de traite qui se trouvent sur le territoire de leurs ennemis, parce qu'il ne peut comprendre que les mêmes hommes qui leur fournissent des armes et des munitions, en donnent aussi à leurs ennemis ; est-il dégoûté de sa femme, il la répudie et s'en va dérober celle de son ami ou de son allié. Sa valeur n'est que de la lâcheté, son courage de la ruse, sa parole un leurre sans amitié, une bulle d'air, mais son inimitié est implacable. Le libertinage le plus affreux est pour lui un jeu, l'infanticide un droit, la polygamie une loi, le vol avec effraction une gloire, le meurtre d'un ennemi un devoir, la vengeance un code; mais il n'est point cannibale, sauf quand la nécessité l'y pousse. Il est juste maintenant de parler de ses qualités : il est hospitalier, bon pour les hommes de sa tribu, maltraite rarement sa femme et chérit les enfants qu'il a élevés. Il peut avoir quelquefois assez de noblesse pour pardonner à un ennemi désarmé et l'épargner, mais il faudrait qu'il fût chrétien pour pouvoir l'aimer et prier pour lui.

On me dira : Mais vous ne dites d'eux que du mal. Dites-nous aussi leurs qualités aimables. Je réponds : Que voulez-vous? que je dise ce qui n'est pas? J'ai pour eux

tout l'amour qu'on peut avoir pour son semblable, mais il ne saurait m'aveugler au point de me faire mentir ou de déguiser la triste vérité. Ces sauvages des prairies sont une triste engeance. Si vous ne le croyez, venez les voir à l'œuvre et ouïr le concert de compliments que leur décernent un et chacun, fût-il Anglais, Français, Américain ou métis. C'est la religion et la religion seule qui peut parvenir à les changer; il n'y a que nous, Robes-Noires, qui parviendrons à faire de ces brigands des hommes, quoi qu'en disent certaines gens. En voulez-vous la preuve? C'est un officier anglais et protestant qui me la fournit; on pourra accepter son témoignage, ce semble. Il me disait à moi-même, en me montrant un chef cri nommé l'*Herbe odorante* (Scented-grass) : « Voici un homme qui était un rascal de première volée, un voleur de chevaux fieffé, qui a fait plus d'un mauvais coup parmi les Pieds-Noirs et parmi les Européens. Eh bien, depuis qu'il a résolu de se faire chrétien et qu'il a été baptisé par le R. P. Lacombe, il est aussi doux qu'un agneau, il ne parle que de paix à ses jeunes gens et est le premier à donner l'exemple de la probité et de la chasteté.» Ce chef était là sous mes yeux; à voir la douceur de son regard, son air humble et respectueux et la paix qui respirait sur son visage, je n'aurais jamais pu penser qu'il eût été un brigand émérite. « Il n'y a que vous, prêtres, me disait cet excellent gentleman, dont j'ai pu apprécier les bonnes qualités, il n'y a que vous, et non point les ministres, qui parviendrez à changer ces natures, si rebelles qu'on les dirait sous un autre anathème. Ce qu'ils ont de bon ils le doivent à la parole du prêtre, dont ils sont parvenus à retenir quelques lambeaux, et la preuve c'est qu'il n'est que le R. P. Lacombe qui puisse circuler librement des camps cris aux camps pieds-noirs et *vice versa*, sans exciter des soupçons ni éveiller des jalousies. Ils

ont toute confiance au Prêtre et à tout blanc qui agit comme eux. » Ce monsieur lui-même a su gagner toute la confiance des Cris par sa véracité, sa bonté, et les services éminents qu'il a rendus à la nation le printemps passé, lors de la famine.

Ainsi donc, même les exceptions au portrait et au caractère que j'ai tracé plus haut, sont dues à l'influence de la religion catholique, apportée ici par les R. P. Oblats. S'ils n'ont pu faire que de rares chrétiens parmi cette nation (saufs les enfants que les parents font généralement baptiser), du moins sont-ils parvenus à adoucir les mœurs barbares des Cris et à préparer les voies à l'Evangile. On peut penser à ce que devaient être ces sauvages lors de la découverte, et alors que les premiers Missionnaires jésuites pénétrèrent dans ces plaines, en la compagnie des officiers français et canadiens !

Deux de ces Cris m'ont fait un peu de bien au cœur. L'un a perdu, ce printemps, son vieux père aveugle : le malheureux vieillard s'est noyé en tentant de traverser à la nage la Siskatchewan pour se rendre au fort et échapper par ce moyen à la famine. Son fils semble désolé de cette perte. Je l'ai vu pleurer, et cette sensibilité m'a fait du bien, elle m'a fait aimer cet homme plus que les autres. Il était en grand deuil, c'est-à-dire que sauf son pagne, il ne portait aucune espèce de vêtement, pas même des mocassins.

L'autre est une sorte de Don Quichotte indien, le grand redresseur des torts de ses concitoyens et qui s'est constitué par son énergie et sa bonté ce qu'il est. On le nomme le Grand Loup, bien que son nom *Maïgana-Wéyand* signifie la Peau de Loup. C'est un homme de haute taille, d'une quarantaine d'années, doué d'une figure douce et résolue, que son petit œil perçant rend terrible, dit-on, quand il est fâché. Cet homme est la bête noire de

tous les mauvais sujets et de tous les gens turbulents de sa tribu.

Maïgana-Wéyand avait du temps à tuer. Il ne s'en fit pas faute. Au risque de vous ennuyer, mon très-révérend Père, je ne puis résister au désir de vous faire entendre une véritable harangue crise. Cet homme était bien souvent dans notre appartement, en compagnie de bien d'autres ; je n'ai pas perdu un seul de ses gestes, toutes ses paroles m'ont été traduites, et je puis vous assurer que c'est un véritable orateur. Pour l'inviter à parler, mon hôte l'officier anglais, qui entend parfaitement le cri et le parle à merveille, n'avait qu'à lui passer un long calumet de pierre noire, qu'il avait eu soin de bourrer auparavant. Le Grand-Loup en tirait trois ou quatre bouffées qu'il rendait par le nez, passait le calumet à son voisin, sans se tourner vers lui, sans mouvoir un muscle de sa face, sans faire le plus imperceptible mouvement, puis, les yeux fixés tout droit devant lui et avec une impassibilité qui frisait l'insenbilité, il commença en ces termes, pendant que le calumet passait de main en main autour du cercle :

« Je ne suis pas une femme, ni même un Chippewayan (Montagnais). J'ai vu les Pieds-Noirs de près, et ils ont fait connaissance avec mon couteau à scalper et mon fusil. Une fois je saisis un Pied-Noir par le cou et d'un coup de *tchikaigan* je lui fendis le crâne.

— Oh ! s'écrièrent les jeunes gens radieux.

— Cela n'est rien. Une autre fois étant poursuivi par trois Pieds-Noirs, je fis semblant de fuir, ils se séparèrent pour mieux me capturer; alors me retournant vers celui qui était le plus proche de moi, je lui cassai la tête d'un coup de hache ; j'atteignis le second d'une balle dans les flancs ; quant au troisième, voyant ses frères terrassés, il se mit à fuir. Mais ce fut à mon tour de le poursuivre, et

d'un coup de *mokuman* dans la nuque, je l'étendis à mes pieds.

— Oh ! Oh ! » firent les jeunes gens, de plus en plus émerveillés, mais quelque peu effrayés.

Je ne savais pas trop où mon homme voulait en venir.

« Vous le voyez, continua-t-il, je ne suis ni une *Iskevéw,* ni un de ces chiens morts de Chippewayan ; eh bien, *nistawok,* je n'aime pas qu'on se querelle devant moi maintenant, ni qu'on fasse des injustices à qui que ce soit, parce que l'esprit m'est venu. Pas plus longtemps que cet été, j'entendis l'Oreille-Pendante et le Grand Ours qui se disputaient et voulaient en venir aux mains. Je me jetai entre les deux ennemis. Etes-vous des hommes ou des chiens ? leur criai-je. Ah ! vous voulez vous battre ; eh bien, je vous assure que si l'un de vous tombe sous le couteau de son frère, le survivant n'échappera pas au mien. Les combattants se séparèrent. »

Les jeunes gens qui composaient l'auditoire ne poussèrent pas d'exclamation, cette fois-ci. Ils gardèrent un morne silence.

« Ah ! c'est comme cela que vous entendez la fraternité, reprit le Grand-Loup. Vous avez entendu ce que cette Robe-Noire — en me désignant — nous a fait dire hier par mon cousin que voici — en se tournant vers l'officier anglais — je vais vous le répéter : Mes enfants, les Longs-Couteaux du sud convoitent vos terres, la mort ravage vos tribus, la famine vous presse ; n'est-ce pas assez d'ennemis ? Pourquoi vous combattre les uns les autres ? pourquoi ne point vous unir à tous les hommes de votre couleur qui habitent les plaines ? Voilà ce que nous a dit la Robe-Noire. Voilà aussi ce que je pense, moi. En vérité, mes frères n'ont pas plus d'esprit que mon petit doigt. Je ne suis pas encore un vieillard, ni une Robe-Noire des *Mestagusiw,* ni un priant des *Kayasiw.* Je ne re-

doute ni les Pieds-Noirs ni les Grands-Couteaux du sud ; cependant je ne suis pas enclin à la guerre ; j'aime mieux fumer le calumet de paix avec des frères, comme nous le faisons ici, qu'égorger des hommes de ma couleur et de mon pays, en présence des étrangers qui se rient de nous, nous méprisent et profitent de nos dissensions. »

L'auditoire demeura froid et silencieux; ce ne sont pas de telles idées libérales et humaines qui peuvent entrer facilement dans le cerveau de ces communistes de la Prairie. Seuls deux ou trois vieillards hasardèrent timidement un *tapwé* ! (c'est vrai) que l'officier et moi confirmâmes de nos adhésions.

« Tant que je vivrai, on ne se battra pas avec les Pieds-Noirs, s'écria *Maïgana Wéyand*, qui voyait que son procès n'était pas encore gagné ; ou bien je tuerai le premier qui me contredira.

— Le rascal, murmura à mon oreille l'Anglais.

— Je ne suis pas homme à reculer, voyez-vous. Eh bien, je veux, avant de partir pour l'autre terre, être certain que mes enfants vivront sous la protection de la Compagnie et de la Robe-Noire ; or ils ne seront pas assurés de vivre tant qu'il y aura la guerre entre les Pieds-Noirs et nous. On nous dit que les Pieds-Noirs viennent de nous tuer cinq des nôtres, mensonge ! ce sont des chiens d'Assiniboines qui ont été victimes. On nous dit que nos frères de Carlton ont tué cinquante Pieds-Noirs, dix pour un. Mensonge ! Mes frères auront bientôt la langue aussi fourchue que le *Kitchi-Mokuman* du sud. Les jeunes gens rêvent la guerre, ils ont hâte de se parer de plumes, de se peindre le visage, d'attacher à leurs jambes les scalpes de nos ennemis, de revenir au camp ivres de carnage et barbouillés de sang encore fumant. Les jeunes gens sont fous ; ils n'ont pas plus d'esprit que mon petit doigt. Je vais vous raconter comment les Pieds-Noirs m'ont traité, pas plus tard que

ce printemps, alors que la famine nous enlevait nos enfants, nos vieillards et nos chevaux. Vous verrez si j'ai tort de plaider en leur faveur. Vous allez juger si les Pieds-Noirs sont nos ennemis.

« Je vivais seul avec ma femme et mes pauvres petits enfants sur la grosse pointe que la Siskatchewan forme dans le sud, vous savez ? J'étais à bout de vivres, de force et de courage. Je n'avais pas mangé depuis cinq jours : bisons, chevreuils et antilopes semblaient fuir devant moi, ou plutôt il n'y avait rien, absolument rien d'animé dans les plaines; nous avions vécu jusque-là avec des faisans et des lièvres; mais j'étais devenu malade et incapable même de me procurer cette maigre pitance. «Femme, dis-je à mon épouse, va-t'en avec les enfants et laisse-moi mourir ici; je ne puis plus vous être utile. » Elle se mit à pleurer; puis, sans rien dire, elle prit mon fusil et mon fourniment et s'en alla dans la prairie. Pauvre créature, elle va chasser, pensais-je. La matinée se passa; je me sentais défaillir. Vers midi, j'entends des coups de feu à quelque distance du camp, puis ma femme arrive toute haletante : « *Ayatsiiniwok! Ayatsiiniwok!* s'écria-t-elle.

— Les Pieds-Noirs ? et comment sont-ils ici ?

— Ils poursuivent des bisons, j'ai vu huit de ces animaux.

— Les Pieds-Noirs? les bisons? Alors nous sommes sauvés. Le calumet de guerre est enterré. J'ai confiance en nos ennemis. D'ailleurs que feraient-ils d'un moribond comme moi ? Femme, vite, traîne-moi à leur camp. »

« Nous partîmes aussitôt, continua *Maïganad-wéyan* après avoir tiré quelques bouffées du long calumet qu'on lui avait passé. — Ma femme me traîna sur un *travail*, car tous nos chevaux étaient morts et avaient été dévorés. Arrivés dans la prairie, j'aperçus des sauvages qui dépeçaient plusieurs buffalos tués. Ah ! *nistawok*, quelle joie à

la vue de cette viande fraîche ! Ma femme se dirigea tout droit vers les Pieds-Noirs : « Mon mari et moi mourons de faim, » s'écria-t-elle. Les Pieds-Noirs accoururent, ils me firent monter sur leurs chevaux après qu'ils m'eurent fait manger, puis ils me conduisirent à leur camp. Là se trouvait le Grand-Corbeau, leur chef, — *wa! wa!* — il aurait fallu voir de quelle manière il me reçut : « Assieds-toi là, *Nista*, me dit-il. Tu as faim, n'est-ce pas ? Tiens, mange, régale-toi. » Il plaça devant moi de la viande de buffalo, des patates, de la galette et de la mélasse qu'il s'était procurée au fort.

— *Wiyohew!* exclamèrent les jeunes Peaux-Rouges, en se léchant les lèvres et en faisant claquer la langue contre leur palais ; ça c'était un festin !

— Voyez-vous, me dit M. ***, voilà qui fait plus d'impression sur les infortunés sauvages que tous les exploits dont le Grand-Loup s'est vanté tout à l'heure; c'est par le ventre qu'il faut les prendre, ces gens-là. Il va les gagner à la paix, vous allez voir.

— Ce n'est pas tout, continua le Grand-Loup : le Grand-Corbeau me fit boire du thé sucré... »

Nouvelle exclamation : « Wa ! wa ! »

« Il me prépara ma couche dans sa propre loge ; il me donna des munitions de chasse, et je passai trente jours avec les Pieds-Noirs en faisant des festins tous les jours.

— Bravo les *Ayatsiiniwok!* s'écria l'assemblée électrisée. Ils sont nos amis.

— Je n'ai pas fini, dit Maïganad-wéyan. Pendant tout ce temps-là, nous avons fréquemment conversé de nos faits d'armes mutuels. Ils m'ont raconté tout le mal qu'ils ont fait à nos frères, *les hommes;* de mon côté je n'ai pas eu peur d'eux, je n'ai rien célé de mes exploits. Eh bien, quoique je fusse seul, ils ne m'ont jamais témoigné

la moindre colère, le moindre sentiment de haine. Quand j'ai voulu partir, ils m'ont dit : « *Nista*, tu diras à tes frères les Cris tout ce que tu as vu et tout ce qu'on t'a dit chez les *Siksikake;* Maigana-wéyand est un brave dont la renommée nous est connue; les Siksikakes aussi ne sont point des lâches, mais ils sont et veulent être les amis des Cris. La Robe-Noire Lacombe, du grand lac (lac Saint-Albert), le veut ainsi. Il prie pour nous et pour vous le Grand-Esprit. Il faut donc que nous soyons frères. » Ainsi parla le Grand-Corbeau, et le Grand-Corbeau est un grand chef.

« C'est pourquoi, je vous le répète, conclut le Grand-Loup en se redressant de toute la hauteur de ses six pieds, je vous le répète, le premier qui lèvera la hache sur un Pied-Noir comme sur un Cri, je lui fendrai la tête. J'ai dit.

— Hourra! s'écrièrent les jeunes gens; *tapwé! tapwé!* les *Kaïna* sont nos amis, nous vivrons d'accord avec eux.»

M. *** riait à gorge déployée. C'était sa manière d'admirer l'éloquence de la Peau de Loup, autrement dit *Maïgana-wéyand.* Mais moi, j'étais vraiment émerveillé de cet homme et de son talent oratoire, et je commençai à croire que ce que l'on a dit de l'éloquence de certains Iroquois ou de tous autres Peaux-Rouges n'est pas entièrement mensonger. Je n'ai rien vu ni entendu de semblable parmi les *Dénès*. Les Loucheux seuls pourraient peut-être en offrir quelques exemples.

« De tels sentiments, quoique exprimés un peu cavalièrement, me font plaisir dans un homme si grossier, dis-je à mon hôte, l'officier anglais. Cet homme et celui que j'ai vu pleurer hier son vieux père, me réconcilient avec les Cris. Je sens que je les aime.

— Peuh! fit l'officier, pour deux bons, vous en rencontrerez cent qui ne valent pas une pipe de tabac. Et ces

mêmes hommes que vous admirez et qui vous paraissent sensibles et reconnaissants, à la fin du compte peut-être ne sont-ils qu'intéressés. Ces gens-là m'ont rendu sceptique, je ne les crois plus. Allez, ne vous émerveillez pas, ce sont de tristes sires. »

Ce monsieur dut cependant convenir que ce sont les prédications et les bons exemples de leur Missionnaire, notre cher Père Lacombe, qui leur inspirent le peu de sentiments généreux et humains dont ils fassent preuve dans l'occasion et dont je viens de fournir un exemple.

La Compagnie de la baie d'Hudson a totalement sevré de boissons fortes ces pauvres sauvages infidèles. Qu'elle en soit bénie ! Malheureusement ces infortunés sont tombés dans un tel abrutissement que, se trouvant dans l'impossibilité de boire l'eau-de-feu, qu'on ne leur fournit point dans les forts de la Compagnie, ils parviennent à se procurer une ivresse partielle en engloutissant une large quantité de thé noir bouilli auquel ils mêlent du tabac, du pain-killer, des herbes fortes et quelquefois du poivre ou du piment. Cette drogue abominable, qui est de leur invention, réagit sur leurs nerfs et leur cause une surexcitation fiévreuse dont les malheureux se servent pour s'abandonner plus librement et sans frein au libertinage. Femmes, enfants, jeunes filles imitent les hommes dans cette orgie, qui a lieu toutes les nuits, avec accompagnement de chants, de danses, et au bruit des tambours et des *tchitchikwets*.

Je ne pus m'empêcher de sermoner ces pauvres sauvages touchant un tel abus. M. *** me dit que je perdais mon temps, car tous les Missionnaires qui avaient passé avant moi n'avaient rien pu sur eux à cet endroit.

« Aimez-vous vos enfants ? leur fis-je dire alors.

Je m'attendais à leur réponse : « Très-certainement », répliquèrent-ils.

« Eh! bien, parle-moi franchement, mon fils, dis-je à un homme d'un âge mûr, vos enfants n'éprouvent-ils jamais aucun mal de cette boisson ?

— Au contraire, fit-il d'un air très-naïf et sans éprouver la moindre honte, avec un cynisme qui me révolta : il ne se passe pas d'année qu'il ne vienne au monde dans notre seule tribu vingt enfants mort-nés, par suite de l'excès que nos femmes font de cette boisson. »

— Et tu oseras dire après cela que tu aimes tes enfants !

— Bah! fit-il en riant, un petit enfant de quelques mois, ce n'est pas grand'chose, d'autant plus qu'ils viennent avant le temps.

— Quelle pitié ! »

Comment n'y a-t-il pas plus de bonnes âmes qui se dévouent au salut de ces pauvres Peaux-Rouges des prairies en venant ici les évangéliser ? Et comment peut-il se trouver des hommes assez menteurs pour faire de ces sauvages des héros meilleurs que les hommes civilisés ? Le chrétien le plus mauvais et le plus dépravé serait un saint à côté de ces infortunées victimes du serpent infernal. Qui donc ne les aimerait et ne s'apitoierait sur leur sort de tout son cœur ?

J'ai vu au fort Pitt une femme *sarcis*, épouse d'un Cri qui l'a conquise, il y a huit ans, sur cette nation, qui, comme vous le savez, mon bien-aimé Père, appartient à la grande famille *dénè*. Dès que cette femme eut appris qu'il y avait au fort un priant qui parle plusieurs dialectes de la nation des *Dénès*, elle est venue me visiter avec son mari. Elle paraissait très-émue ; on aurait dit que mon langage lui rappelait des souvenirs douloureux. Je compris parfaitement, à l'aide du Peau-de-Lièvre de Good-Hope, le dialecte des *Sarcis*, qui habitent parmi les Pieds-Noirs, vers les sources de la Siskatchewan, à plusieurs centaines de lieues de Good-Hope. Je leur proposai

de se faire baptiser ; ils m'apprirent avec plaisir qu'ils l'avaient déjà été par le bon Père LACOMBE, ce qui me rendit cette famille encore plus chère. — J'ai rencontré également dans ces prairies une famille de métis *porteurs* ou *talkoulies* venus de la Colombie britannique. Ils parlent un autre dialecte *dénè*, que j'ai parfaitement compris et qui se rapproche également beaucoup plus du peau-de-lièvre que du chippeweyan. Ils m'ont dit que la nation des *Porteurs* (les *Carriers* des Anglais) est très-étendue et qu'elle occupe presque toute la longueur de la rivière Fraser, entre les rangées des montagnes Rocheuses. J'ai recueilli plusieurs termes de leur langage.

Inutile de dire que j'ai été reçu avec la plus grande amabilité par nos bons Pères du lac la Biche, les R. P. VÉGRÉVILLE et COLLIGNON. Ce dernier a profité de mon séjour transitoire ici pour aller rendre visite et tenir compagnie à l'excellent P. RÉMAS, qui était seul au petit lac des Esclaves. Il poussera aussi une visite au bon P. TISSIER, seul au fort Dunvegan. Les bonnes sœurs de la Charité, établies au lac la Biche, me reçurent aussi avec toute l'hospitalité et la charité qui les distinguent. Quinze jours après mon arrivée à Notre-Dame des Victoires, je partais avec deux jeunes Chippeweyans, pour aller passer huit jours avec la tribu de cette nation campée sur les bords du lac du Cœur, non loin du lac Froid. J'y entendis la confession de tous les adultes, y fis trois baptêmes d'enfants et un mariage. Bien que je n'eusse plus pratiqué le dialecte montagnais depuis neuf ans, j'ai pu, avec l'aide de Dieu, donner en cette langue les exercices d'une retraite que je prêchai soir et matin, durant tout le temps que je demeurai parmi ces bons Chippeweyans. Un bon nombre d'entre eux sont métis. On rencontre parmi eux des Montgrand, des Jolibois, des Janvier, des Buisson, des Gladu, tous noms français comme leur origine ; mais ces bonnes

gens n'en sont pas moins de vrais sauvages élevés dans les bois, pensant, parlant et agissant en sauvages, à la réserve de leur foi, qui est bien vive et qui m'a beaucoup édifié.

En voilà bien long, mon très-révérend et bien-aimé Père ; je doute que Votre Paternité ait eu le loisir de me lire, car je n'ai pas même la patience de me relire. Je joins ici quelques certificats de ma santé, qui, j'ose l'espérer, calmeront vos sollicitudes à mon égard.

En me jetant à vos genoux pour implorer votre bénédiction et vos bonnes prières, je vous prie de me croire toujours, mon bien-aimé et très-révérend Père, de Votre Paternité le fils très-obéissant et le plus affectionné dans le sacré cœur de Jésus,

PETITOT, O. M. I.